



**HAL**  
open science

# L'“invention” romaine des Pyrénées, ou les étapes de la formation d'une frontière

Christian Rico

► **To cite this version:**

Christian Rico. L'“invention” romaine des Pyrénées, ou les étapes de la formation d'une frontière. L'“invention” romaine des Pyrénées, ou les étapes de la formation d'une frontière, Mar 2005, Madrid, Espagne. pp.199-215. hal-00436066

**HAL Id: hal-00436066**

**<https://hal.science/hal-00436066>**

Submitted on 25 Nov 2009

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# L'«INVENTION» ROMAINE DES PYRÉNÉES, OU LES ÉTAPES DE LA FORMATION D'UNE FRONTIÈRE

CHRISTIAN RICO

*Université de Toulouse 2-Le Mirail*

«Le type parfait de la frontière naturelle». C'est ainsi que Lucien Febvre présentait les Pyrénées<sup>1</sup>. Non sans raison. Avec leur quelque 450 km d'est en ouest, une extension continue depuis la mer Méditerranée jusqu'à l'océan Atlantique, des sommets qui, dans la partie centrale du massif, dépassent les 3000 m d'altitude, les Pyrénées forment une véritable barrière isolant les terres ibériques du reste du continent européen. Un accident géographique d'une telle singularité ne fut certainement pas sans incidence sur l'organisation du peuplement dans l'Antiquité, les contacts et les échanges entre, d'une part, les populations du massif et celles du piémont, entre celles installées des deux côtés de la ligne de partage des eaux d'autre part. Et, de fait, plus qu'une frontière, les Pyrénées apparaissent d'abord comme un «pays de frontière»<sup>2</sup>, un lieu de rencontre, de brassage ethnique et culturel, un carrefour, d'abord donc comme un trait d'union plus qu'une séparation entre deux mondes, ibérique et gaulois, organisés différemment. L'entrée en scène de Rome dès 218 allait modifier cet état de fait, et la conquête peu à peu imposer les Pyrénées dans leur rôle de «frontière parfaite». Si le sujet n'est pas neuf<sup>3</sup>, il importe ici de rappeler comment les Pyrénées acquièrent, à la fin de l'époque républicaine, un statut qui ne se fixa qu'avec le temps et à la faveur des événements dont la région fut le théâtre deux siècles durant.

---

<sup>1</sup> FEBVRE, L. (1922): 362.

<sup>2</sup> RICO, C. (1997).

<sup>3</sup> PADRÓ, J. et PIEDRAFITA, C. (1987): 356-362; FATÁS, G. (1993): 289-316; BELTRÁN LLORIS, F. et PINA POLO, F. (1994): 103-133; RICO, C. (1997): 132-155.

## 1. La limite de la conquête

Le rôle frontalier du massif pyrénéen semble avoir été long à s'imposer à l'esprit des Anciens. Décrites par les Grecs depuis la mer, les Pyrénées n'ont jamais été autre chose qu'une montagne, certes importante parce qu'elle constituait un repère précis pour les navigateurs, où le temple de Vénus, non encore localisé et dont il est encore question à l'époque romaine impériale chez Strabon et Ptolémée<sup>4</sup>, signalait le passage de la Celtique à l'Ibérie. Quand les Romains s'installèrent en 218 dans le nord de la péninsule Ibérique, ils avaient sans aucun doute une représentation correcte de la chaîne pyrénéenne. Polybe, qui compose son *Histoire romaine* à l'époque où Rome assoit son autorité en Ibérie, en apporte la confirmation. Dans son excursus géographique sur la région de Narbonne, il ne manque pas de préciser que «les Pyrénées s'étendent sans interruption de la mer Méditerranée jusqu'à la mer Extérieure»<sup>5</sup> et que, de ce fait, précise-t-il un peu plus loin, elles constituent la «limite entre les Ibères et les Celtes»<sup>6</sup>. C'est là la première mention littéraire de la position frontalière des Pyrénées. Polybe ne l'a pas découverte lui-même. Il est probable, mais non avéré, que les géographes grecs du IV<sup>e</sup> s. connaissaient déjà l'extension de la chaîne pyrénéenne, et donc sa spécificité, et ce peut-être depuis seulement le voyage maritime du massaliote Pythéas<sup>7</sup>.

Au temps de Polybe, les Pyrénées séparent deux mondes distincts, l'Ibère et le Celte. Dans son esprit, il ne s'agit pas, contrairement aux interprétations modernes qui le lui reprochaient, d'introduire de manière artificielle une coupure culturelle entre les contrées nord et sud-pyrénéennes. Faux procès que celui intenté à l'historien grec. Il est vrai que l'archéologie, l'épigraphie et même les textes montrent qu'il existait certains traits culturels, sinon ethniques, communs aux populations de part et d'autre du massif montagneux, en particulier à ses deux extrémités, orientale et occidentale. Il n'est pas le lieu ici d'entrer dans le détail. On rappellera seulement que l'archéologie a depuis longtemps mis en évidence, à l'est, une parenté culturelle entre les populations de part et d'autre de la chaîne pyrénéenne, marquée notamment par une culture matérielle commune<sup>8</sup>. A l'ouest, célèbre est restée l'affirmation de Strabon sur le particularisme des Aquitains qui «diffèrent des Gaulois tant par leur constitution physique que par leur langue et ressemblent davantage aux Ibères»<sup>9</sup>, le terme «Ibères» étant ici entendu dans son sens géographique, c'est-à-dire «habitants de l'Ibérie». Une affirmation qui est ici

---

<sup>4</sup> STR., IV 1.3; PTOL., II 10.1-2.

<sup>5</sup> PLB., III 37.9.

<sup>6</sup> PLB., III 39.4.

<sup>7</sup> Hypothèse formulée par EBEL, C. (1976): 50.

<sup>8</sup> Le point dans GAILLEDROT, E. (1997): 45-55.

<sup>9</sup> STR., IV 2.1.

aussi corroborée par les études sur la culture matérielle comme par les recherches sur l'onomastique «vasco-aquitaine» qui perdure dans l'épigraphie pyrénéenne à l'époque impériale<sup>10</sup>.

Polybe lui-même n'ignorait probablement pas cette parenté des populations transpyrénéennes, notamment celles de la Gaule transalpine qu'il avait parcourue à l'occasion de son séjour hispanique. L'affirmation de l'historien grec ne doit donc pas être mal interprétée. Elle n'a pas d'intention «ethnographique» mais un sens politique. En fixant la frontière entre Celtes et Ibères aux Pyrénées, l'auteur vise à renseigner ses contemporains sur l'arrêt de l'expansion militaire romaine en Ibérie et, du même coup, reconnaissait la fonction de limite du massif de la zone sur laquelle l'autorité de Rome s'exerçait alors. C'est donc tout naturellement que les Pyrénées deviennent, aux premiers temps de la présence romaine dans la péninsule Ibérique, une «ligne» à ne pas franchir, ce qui est d'autant plus important quand on sait que cette présence n'obéit pas à un plan préconçu d'annexion des terres ibères et *a fortiori* de celles situées au nord des Pyrénées. Il n'est pas question en effet pour les Romains d'aller au-delà, et, de fait, aucune raison d'ordre militaire à la fin du IIIe s. et aux débuts du IIe ne justifiait de poursuivre la progression vers le nord. Du reste, il ne fut pas davantage question pour les Romains de s'aventurer au plus profond du massif montagneux.

Car, sans doute, à l'instar des Alpes, les Pyrénées effrayaient-elles. Les auteurs anciens se sont moins intéressés aux Pyrénées qu'aux Alpes<sup>11</sup>, mais elles ont le même caractère inquiétant, qui transparait dans les allusions rapides à leurs forêts abondantes et épaisses, à la neige et au relief accidenté, comme pour bien marquer l'hostilité du milieu naturel, peu perméable<sup>12</sup>. Cette hostilité se retrouve d'autre part chez les populations qui peuplent les montagnes, capables de rançonner un général romain (Sertorius, comme on aura l'occasion d'y revenir), et présentées à l'occasion comme «*féroces*»; ainsi sont-elle décrites par Hannibal dans sa harangue à ses troupes, inquiètes à l'idée de trouver une forte opposition armée alors qu'elles abordent la traversée des Alpes<sup>13</sup>. Les Pyrénées font peur et, surtout, elles n'intéressent pas le conquérant romain pour elles-mêmes. En témoignent les événements dont les régions du piémont pyrénéen furent le théâtre l'année 195 (*vid. fig. 1*).

Temps d'incertitude où l'autorité romaine est mise à mal par un soulèvement quasi général des peuples au nord de l'Èbre. La gravité du soulèvement exige l'envoi en urgence du consul M. Porcius Caton pour prêter main forte au préteur en place

<sup>10</sup> En dernier lieu, on se reportera aux différents travaux de J. Gorrochategui.

<sup>11</sup> TARPIN, M. (1992a): 98-105; ID. (1992b): 29-42.

<sup>12</sup> RICO, C. (1997): 38-39.

<sup>13</sup> LIV., XXI 30.5: *Pyrenaicum saltum inter ferocissimas gentes superatum...*

depuis 197, date de la création des deux *prouvinciae* hispaniques<sup>14</sup>. Deux peuples, dont les territoires respectifs sont presque pyrénéens, sont concernés par ces événements, les *Bergistani* et les *Lacetani*. Les premiers occupaient le bassin du haut Llobregat, autour de l'agglomération actuelle de Berga qui aurait hérité son nom de ce peuple ibère. On les identifie traditionnellement aux *Bargousioi* de Polybe<sup>15</sup>, le seul peuple au nord de l'Èbre à avoir assuré les Romains de leur soutien contre Hannibal au moment où la guerre devint une réalité. Ils feront partie des peuples qui opposeront une résistance à Hannibal dans sa traversée des Pyrénées. En 195, ils se révoltent trois fois contre l'autorité romaine; à la troisième fois, Caton investit leur place forte principale, *Bergium Castrum*, présentée par Tite-Live comme un repaire de brigands (*praedones*), terme habituel chez l'historien latin pour désigner une faction hostile aux Romains qui, ici, avait pris le contrôle de la cité<sup>16</sup>. Voisins au sud des Bergistans, les Lacétans occupaient, dans la Catalogne intérieure, les hauts plateaux de la Segarra, au pied des Pyrénées, coincés entre deux puissants voisins, les Ilergètes à l'ouest et les Ausetani à l'est<sup>17</sup>. Avant même les événements de l'année 195, les *Lacetani* se sont faits remarquer par leur rôle central, aux côtés des Ilergètes, dans les diverses actions militaires qui ont émaillé la période qui a suivi l'arrivée des Romains en Ibérie jusqu'à l'année 205<sup>18</sup>. Ils réapparaissent donc en 195, alors que de nombreux peuples prennent les armes contre Rome. Caton soumet dans la vallée de l'Èbre Sédétans, Ausétans<sup>19</sup> et Suessétans, sans difficulté particulière semble-t-il, au contraire des Lacétans, sur lesquels Tite-Live est beaucoup plus disert<sup>20</sup>. Alors qu'ils sont réfugiés dans leur *oppidum*, Caton utilise ses auxiliaires suessétans comme appât pour faire sortir les guerriers lacétans et prendre la ville. Les *Lacetani* n'ont alors d'autre solution que de déposer les armes et de se soumettre.

Ainsi, l'année 195, le bruit des armes se fit entendre au plus près des Pyrénées. Les opérations menées par les troupes du consul Caton étaient fondamentalement des opérations de maintien de l'ordre, destinées à préserver la stabilité de la région tout en démontrant la force romaine, dirigées contre des peuples turbulents qui la menaçaient en recourant, encore et toujours, à des coups de main contre leurs voisins. Or, les voisins attaqués étaient les alliés de Rome qui ne pouvait pas ne pas intervenir. Contre les *Bargousioi-Bergistani*, qualifiés de «brigands», pratiquant la *razzia*; contre les *Lacetani*, qui cherchaient à régler par les armes un passif avec

---

<sup>14</sup> Sur les campagnes de Caton, l'étude de MARTÍNEZ GÁZQUEZ, J. (1974), jamais remplacée, garde toujours son utilité.

<sup>15</sup> PLB., III 35.2-4.

<sup>16</sup> LIV., XXXIV 16 et 21.

<sup>17</sup> RICO, C. (1997): 101.

<sup>18</sup> En dernier lieu, MORET, P. (1997): 148-157.

<sup>19</sup> Il s'agit des *Ausetani* de l'Èbre, différents du peuple homonyme du nord de la Catalogne, si l'on suit l'hypothèse de MORET, P. (1997): 156-157.

<sup>20</sup> LIV., XXXIV 20.

leurs ennemis traditionnels suessétans<sup>21</sup>. Mais Caton, que l'on sache, ne s'est pas aventuré profondément dans les Pyrénées, d'où ne semblait venir aucune menace particulière<sup>22</sup>. La limite de l'autorité romaine s'imposait naturellement, si l'on peut dire, et elle demeurera pendant longtemps, au pied de la montagne, conservant aux peuplades montagnardes, qui ne font qu'un passage éclair dans les textes, à l'occasion de la traversée des Pyrénées par Hannibal<sup>23</sup>, leur tranquillité et leur indépendance vis-à-vis de l'autorité romaine.

La frontière naturelle se doubla donc d'une frontière militaire. Ce caractère allait se renforcer avec le temps, à mesure que l'on prit conscience de l'enjeu stratégique que représentait la montagne, induit justement par sa position géographique, qui fait des Pyrénées un point de passage obligé dans les relations terrestres entre la péninsule Ibérique et le reste du continent.

## 2. La montagne stratégique

Le caractère «stratégique» des Pyrénées ne se dessine en fait que tardivement. Il est alors étroitement lié à l'utilisation des routes ou, d'une manière générale, des voies de passage entre la Gaule et la péninsule Ibérique. Dès ce moment, le rôle de frontière de la montagne, celui en tout cas de limite à l'expansion romaine, devait s'en trouver effacé, tout au moins dans sa partie orientale (*vid. fig. 2*).

Il faut rappeler ici quelques épisodes, peu nombreux mais significatifs. Ils intéressent essentiellement la période des guerres civiles du I<sup>er</sup> siècle avant notre ère. On ne tiendra pas compte en effet de l'affirmation de Tite-Live selon laquelle Hannibal, avant d'entreprendre la traversée des Pyrénées, laissa son lieutenant Hannon à la tête de 10000 hommes pour, écrit l'historien romain, «garder les cols qui joignent les Espagnes aux Gaules»<sup>24</sup>. Il est difficile de croire qu'Hannibal était

<sup>21</sup> Le voisinage apparent chez Tite-Live des *Lacetani* et des *Suessetani* a conduit certains auteurs, à la suite de P. Bosch Gimpera, à corriger la leçon *Lacetani* en *Iacetani*. Ainsi pour FATÁS, G. (1978): 211 sq. Tite-Live aurait confondu les deux peuples, ce qui obligerait à situer l'intervention de Caton dans le Haut Aragon, dans la vallée transversale de la Canal de Berdún, coïncée entre les Pyrénées et la Sierra de Guara. J'ai dans un premier temps souscrit à cette idée (RICO, C. [1997]: 92-93 et 102), en mettant moi aussi en avant l'argument de proximité et le portrait peu flatteur que Tite-Live fait de ce peuple: *gens deuia et siluestris, cum insita feritas continebat in armis* (XXXIV 20). Avec le recul, je ne suis plus sûr que les arguments soient si décisifs, et qu'il y ait eu confusion chez l'historien romain, d'autant plus que la leçon *Lacetani* se retrouve aussi chez Plutarque (*Vie de Caton l'Ancien*, 11.2) et chez Frontin (III 10.1) qui rapportent le même épisode. La discussion pourtant n'est pas close, en témoigne le récent article de BROCH, A. (2004) qui met quant à lui en doute l'existence même du peuple lacétan, une «création» des sources due à la confusion des auteurs anciens avec tantôt les *Laietani* et tantôt les *Iacetani*.

<sup>22</sup> L'idée d'un «cordon sanitaire» autour des Pyrénées est excessive, telle en tout cas qu'elle est présentée par PADRÓ, J. et PIEDRAFITA, C. (1987): 358.

<sup>23</sup> Par ex., RICO, C. (1995): 113-118.

<sup>24</sup> LIV., XXI 23.2.

alors inquiet de l'arrivée, par voie de terre, des troupes conduites par les deux frères Scipion. On rappellera que celles-ci prirent la mer pour couper la route des Carthaginois sur le Rhône et, les ayant ratés, Cnaeus se dirigea alors directement sur *Emporion* par voie maritime. Tite-Live extrapole ici une situation qui était celle que les Pyrénées connurent en fait seulement 150 ans plus tard pendant les guerres civiles. En 218, le souci pour Hannibal était avant tout, comme le dit bien Polybe, de tenir une région qu'il venait de soumettre par les armes et dont il pouvait craindre qu'elle se révolte, mettant du même coup en péril ses bases arrières alors qu'il ferait campagne en Italie. Et en effet, rappelle Polybe, «*il se méfiait tout particulièrement des Bargousioi en raison de leur bienveillance pour les Romains*»<sup>25</sup>.

Pour Hannibal, contrôler les routes pyrénéennes ne fut donc pas une nécessité. Il est probable, qu'aux débuts de leur présence en Espagne, les Romains eux-mêmes se contentèrent d'exercer une surveillance à distance des cols pyrénéens, des plus orientaux d'entre eux en premier lieu. Les choses allaient bien sûr évoluer et le caractère stratégique des Pyrénées se faire jour au fur et à mesure que Rome consolidait ses intérêts au nord du massif (*vid. fig. 2*). Plusieurs épisodes, on l'a dit, en portent témoignage.

Le premier se situe dans l'année 83. Sertorius, qui avait été désigné préteur d'Hispanie Ulérieure, se presse de rejoindre la péninsule alors que Sylla vient de s'emparer du pouvoir à Rome. Son voyage dans les Pyrénées est relaté par Plutarque<sup>26</sup>: «*Dans les régions montagneuses qu'il traversa, il fut assailli par de violentes tempêtes et les Barbares exigèrent de lui des contributions et un droit de passage*». Le rançonnement dont il est, lui et ses lieutenants, l'objet permet de penser que Sertorius suivit un itinéraire qui lui évitait d'emprunter la voie normale par les Pyrénées orientales, aménagée, comme on le verra, depuis plusieurs décennies déjà dans le secteur du Perthus. Cette route-ci était alors sans doute sous bonne garde et imposait à Sertorius de choisir un «itinéraire bis» pour éviter la confrontation avec l'autorité romaine en place en Espagne. Un trajet par la Cerdagne qui le fit arriver directement aux environs d'*Ilerda* peut être envisagé<sup>27</sup>, mais rien finalement ne permet de le privilégier par rapport à d'autres itinéraires dans la partie centro-orientale de la chaîne. Si Sertorius trompa alors le gouverneur de la Citérieure en place (C. Flaccus?) rallié à Sylla, deux ans plus tard, alors qu'il était maître de la vallée de l'Èbre, il chargea un de ses lieutenants, Livius Salinator, de «*fermer l'accès des Pyrénées*» avec 6000 hommes<sup>28</sup>. A en croire Plutarque qui rapporte l'épisode, s'en suivit un face à face entre les troupes sertoriennes et celles de C. Annus,

---

<sup>25</sup> PLB., III 35.3-4.

<sup>26</sup> PLUT., *Sert.* 6.5-6.

<sup>27</sup> PADRÓ, J. et PIEDRAFITA, C. (1987): 359; j'ai aussi défendu la même idée. Cf. RICO, C. (1997):153-154.

<sup>28</sup> PLUT., *Sert.* 7.1-3.

envoyé par Rome, hésitant à engager le combat, une situation qui tourna à l'avantage de ces dernières après l'assassinat de Salinator par un de ses hommes.

Le dernier épisode se place quelques décennies plus tard, en 49, au début de la deuxième guerre civile qui oppose César à Pompée. Alors qu'il est occupé à régler le sort de Marseille qui a pris le parti de son rival, César confie à son légat C. Fabius la mission d'«*occuper rapidement les cols des Pyrénées*»<sup>29</sup>. C'est qu'ils sont défendus par le Pompéien Afranius qui, écrit César, a fait disposer un certain nombre de postes fortifiés (*praesidia*). César malheureusement ne s'étend pas sur la suite. On ignore ainsi si les fameux cols ont fait l'objet de combats pour s'en assurer, d'un côté, la possession, de l'autre la conservation.

A travers ces deux épisodes, on mesure comment les Pyrénées ont évolué du rôle de frontière, de limite fixée à l'expansion romaine, à celui d'objectif stratégique. Qui les détient est alors virtuellement maître de la péninsule Ibérique. Sertorius, Pompéiens et César l'avaient bien compris et Pompée lui-même ne signifiait pas autre chose dans sa fameuse lettre pleine de menaces qu'il envoya au Sénat à l'hiver 75 et dans laquelle il rappelait ses récents faits d'armes: «*J'ai reconquis, annonçait-il, la Gaule, les Pyrénées, la Lacétanie, les Indigètes (...)*»<sup>30</sup>. Quant il s'était agi de reprendre l'Espagne à Sertorius, le contrôle des Pyrénées s'était révélé être un objectif stratégique; la Gaule Transalpine était alors la base arrière des troupes régulières en opération contre la sécession sertorienne et il ne pouvait être question, du point de vue de Pompée, d'en être coupé en commettant la faute de laisser les Pyrénées sans surveillance. Les Pyrénées étaient «la porte de l'Espagne», et ce, dès lors que Rome, dans le courant du II<sup>e</sup> siècle, étendit, à partir de ses possessions ibériques, son autorité, en tout cas élargit sa sphère d'influence à ce qui est devenu aujourd'hui le Languedoc et le Roussillon.

Il n'avait pas été nécessaire de porter les armes contre les populations installées au nord de la chaîne. Dans un plan qui prenait en tenaille la Gaule du sud depuis l'Espagne d'un côté, depuis la Cisalpine de l'autre, il s'agissait de contrôler une espèce de corridor méditerranéen entre l'Italie et les provinces éloignées d'Espagne<sup>31</sup>. Celui-ci s'avérait vital en effet du point de vue du Sénat à Rome pour les déplacements des magistrats romains et des troupes envoyées dans les deux provinces. Les textes n'ont pas conservé de récits qui montrent l'utilisation régulière de la route terrestre entre l'Italie et l'Espagne. Mais les mésaventures survenues à deux magistrats, Baebius Dives en 189, Fabius Buteo en 173, en route vers l'Espagne<sup>32</sup>, suffirent à montrer que, très tôt, la route terrestre servait bien, malgré ses dangers,

<sup>29</sup> CAES., *Bell. Civ.* 1.37.

<sup>30</sup> SALL., *Hist.* 2.98,11.

<sup>31</sup> CIC., *De Prov. Cons.* 33, parle de la Transalpine comme d'un «sentier» avant que César n'annexe la Gaule chevelue: *semitam tantum Galliae tenebamus antea*.

<sup>32</sup> LIV., XXXVII 57 et 42.4.

pour les déplacements officiels entre l'Italie et les provinces d'Espagne<sup>33</sup>. Cela ne donne que plus de force au passage, souvent contesté, de Polybe<sup>34</sup>, dans lequel l'historien décrit la route «*aménagée et bornée tous les huit stades par les Romains*» qui permettait le voyage depuis Carthagène jusqu'au Rhône en passant par *Emporion*. L'information a beaucoup gêné les commentateurs modernes. Addition de l'auteur peu avant sa mort? interpolation? En fait, on ne peut pas confondre cette route avec la *Via Domitia*, aménagée après 118 côté Transalpine et son prolongement hispanique, que reprendra plus tard la *Via Augusta*, qui, sur une partie de son parcours, a un tracé continental évitant *Emporion*<sup>35</sup>. D'une manière générale, il n'existe aucun obstacle allant à l'encontre d'un aménagement précoce, avant 150, d'une route vers les Pyrénées<sup>36</sup>, et, au-delà de la montagne, vers le Rhône<sup>37</sup>. Et c'est cette route, et en particulier son franchissement pyrénéen dans le massif des Albères, qui fut disputée par les deux camps au cours des deux guerres civiles du Ier siècle<sup>38</sup>.

Au-delà des Pyrénées donc, Rome s'était découvert des intérêts dont on ne sait par quels moyens elle parvenait à les protéger. Sans doute, elle s'appuya alors sur son alliée *Emporion*, bien implantée de l'autre côté des Pyrénées par son activité commerciale. Et ce jusqu'aux campagnes des années 125-121 qui ouvrent la voie à une présence physique et militaire dans la région avec la création de la colonie de Narbonne et l'installation, au début des années 110, d'une garnison à Toulouse. Dans toute cette période, les Pyrénées, à leur extrémité orientale en tout cas, n'étaient plus qu'un accident orographique. Elles avaient cessé d'être la frontière que la conquête de l'Ibérie avait «imposée», et devinrent un enjeu stratégique dans le contexte des guerres civiles. Celles-ci, et plus particulièrement la guerre de Sertorius, marquèrent un véritable tournant qui allait décider de la place des Pyrénées dans la géographie administrative de cette partie de l'empire dont Rome était en train de parachever la construction. Dans ce contexte, le rôle de Cnaeus Pompée apparaît déterminant.

### 3. Pompée et la frontière des Pyrénées

Sans nul doute la guerre de Sertorius eut-elle un grand rôle dans la construction de la géographie du nord de la péninsule Ibérique, dans le sens où elle permit non

---

<sup>33</sup> Voir aussi STR., IV 6.3, qui insiste sur le caractère stratégique que la route terrestre entre l'Italie et l'Ibérie avait aux derniers temps de la République.

<sup>34</sup> PLB., III 35.8.

<sup>35</sup> Le point dans RICO, C. (1997): 147-152.

<sup>36</sup> Le dossier a été réexaminé récemment par SILLIÈRES, P. (2003): 121-127, dont les conclusions vont dans le même sens.

<sup>37</sup> Également EBEL, C. (1976): 62-63, ROMAN, D. et Y. (1997): 380, et tout récemment SILLIÈRES P. (2003): 126.

<sup>38</sup> *Contra* PADRÓ, J. et PIEDRAFITA, C. (1987): 359-360, pour qui la Cerdagne fut le théâtre de ces épisodes.

seulement l'exploration de contrées extérieures à la *prouincia* du gouverneur de Citérieure mais aussi leur ultérieure annexion à l'*imperium* de Rome. Une partie des opérations contre la sécession de Sertorius se déroula dans la vallée de l'Èbre, où le général romain avait de nombreux appuis, y installant alors sa capitale, *Osca*. Le fait est bien connu<sup>39</sup>. Le choix d'*Osca* avait-il été commandé par des impératifs stratégiques? La proximité entre la ville et les Pyrénées pourrait suggérer que Sertorius voulait contrôler les passages de la partie centrale de la chaîne. Ou alors les Pyrénées devaient-elles lui servir de refuge en cas de besoin? On ne saurait dire. Les Pyrénées sont pratiquement absentes des événements de cette période. Mais, au bout du compte, elles n'en furent pas moins concernées<sup>40</sup> (*vid. fig. 3*).

Un des épisodes importants de la guerre contre Sertorius fut la progression romaine en direction de l'Atlantique. En 75-74, Pompée installa ses quartiers d'hiver chez les *Vascones*, alors hors de la province. Il y fonda une ville qui prit son nom: *Pompaelo*. Ce faisant, il repoussait les frontières de la province vers le nord et, du même coup, donnait à Rome un contrôle sur les cols occidentaux entre l'Ibérie et la Gaule au débouché desquels la ville se trouvait. De cette manière, Pompée parachevait l'encercllement des Pyrénées. Mais, comme par le passé, la limite de l'autorité romaine n'en restait pas moins circonscrite au pied de la montagne à laquelle Pompée ne se mesura pas. Les Pyrénées conservent toujours à ce moment leur statut de «zone-frontière», à la fois limite de l'autorité du gouverneur de la Citérieure<sup>41</sup> et limite de la conquête. Ce statut se voit renforcé avec la fondation, à la fin de la guerre, de *Lugdunum*, auj. Saint-Bertrand-de-Comminges, sur l'autre versant des Pyrénées, immédiatement aux portes de la montagne. Elle est aussi l'œuvre de Pompée qui y rassembla des anciens partisans de Sertorius, les *Conuenaes*<sup>42</sup>. S'il s'agit bien alors d'asseoir la présence romaine aux confins de la Gaule Transalpine et de l'Aquitaine, la mesure visait tout autant les Pyrénées, reconnues désormais comme élément structurant de la géographie des provinces existantes ou en devenir.

Cette reconnaissance du rôle frontalier des Pyrénées est alors matérialisée, sur le terrain, par la plus extraordinaire «borne routière» jamais construite, le trophée érigé par Pompée pour célébrer et la fin de la guerre et ses victoires, et que Strabon, à la suite d'autres auteurs qu'il n'identifie pas, présente comme marquant la frontière entre «l'Ibérie et la Celtique»<sup>43</sup>. Longtemps recherché, le monument a

<sup>39</sup> Voir par exemple, BELTRÁN LLORIS, M., (2002): 45-53 et cartes 7-10, qui fait le point sur les témoignages littéraires et archéologiques du conflit dans le bassin de l'Èbre.

<sup>40</sup> Dans le même sens, BELTRÁN LLORIS, F. et PINA POLO, F. (1994): 113: «Con motivo de las guerras sertorianas, Roma por vez primera se vio obligada a tomar en consideración los Pirineos en su globalidad».

<sup>41</sup> Si l'on excepte le contrôle qu'il aurait pu exercer dès la fin du IIe s. sur une partie de la Gaule méditerranéenne; voir *infra*.

<sup>42</sup> SAINT-JÉRÔME, *Contre Vigilance*.

<sup>43</sup> STR., IV 1.3.

été finalement localisé au col de Panissars, voisin à l'ouest du col du Perthus, où des fouilles archéologiques menées entre 1984 et 1993 ont mis au jour les vestiges de deux imposants soubassements d'un monument d'époque républicaine encadrant la voie à son point le plus haut, à l'endroit même où elle croise la ligne de partage des eaux<sup>44</sup>. Sa restitution est difficile vu l'état de conservation des structures<sup>45</sup>. On sait seulement par Pline l'Ancien qu'une inscription y rappelait que Pompée avait soumis 876 *oppida*, des Alpes aux frontières de l'Espagne Ulérieure<sup>46</sup>. Le lieu ne pouvait être mieux choisi. L'érection *in summo Pyrenaeo* du monument répondait de façon concrète au «*recepti Pyrenaeum*» de la lettre qu'il avait envoyée quelques années auparavant au Sénat et réaffirmait avec force l'emprise que Rome avait désormais sur la montagne-frontière. La création des deux nouvelles enclaves romaines de *Pompaelo* et de *Lugdunum* dans des territoires pré-pyrénéens participait sans doute de la même logique.

Ce contrôle n'était pas purement symbolique, comme cela a pu être écrit<sup>47</sup>. Il est vrai que l'intégration dans l'empire des Pyrénées ne se fera que tardivement, avec l'établissement du Principat, lors de la réorganisation administrative augustéenne des deux dernières décennies du Ier s. av. n. è.<sup>48</sup>. On n'observe pas, après le conflit sertorien, une quelconque présence romaine dans le massif, hors bien sûr les cols des Pyrénées orientales. Aucune activité militaire n'y est attestée, hormis l'opération de Domitius Calvinus contre les *Cerretani* en 39<sup>49</sup>. Les Pyrénées et les populations qu'elles abritent continuèrent de jouir d'une indépendance qui n'avait jamais été véritablement menacée depuis le débarquement des troupes de Cn. Scipion à *Emporion* en 218. Mais l'action de Pompée dans la région dans les années 77-71 semble bien avoir marqué un tournant: les Pyrénées devinrent dès ce moment une frontière administrative à part entière, la limite officiellement reconnue de provinces dans l'organisation desquelles le rôle de Pompée ne fut peut-être pas mineur. Pline précise qu'avec la construction du trophée la «forme ancienne» de la province de Citérieure (*uetus forma*) fut modifiée<sup>50</sup>. On peut alors comprendre qu'en érigeant son monument sur ce qui était alors le principal point de passage entre la Gaule méditerranéenne et l'Hispanie, Pompée donnait ses frontières définitives à la Citérieure d'un côté et à la Transalpine de l'autre. C'est là toute la thèse de Ch. Ebel qui attribue à Pompée l'organisation effective de la Transalpine en provin-

---

<sup>44</sup> En attendant la publication, annoncée dans les suppléments à *Gallia*, de la monographie du site, on se reportera à la courte notice de G. Castellvi, J.M. Nolla et I. Rodà décrivant les restes du monument dans CASTELLVI, G., COMPS, J.-P., KOTARBA, J. et PEZIN, A., (dirs.) (1997): 56.

<sup>45</sup> Voir ainsi les propositions opposées de ARCE, J. (1994) et RODÀ, I. (1993).

<sup>46</sup> PLIN., *NH* 3.3.18.

<sup>47</sup> BELTRÁN LLORIS, F. et PINA POLO, F. (1994): 113.

<sup>48</sup> RICO, C. (1997): 165 sq.

<sup>49</sup> DIO., XLVIII 42.

<sup>50</sup> PLIN., *NH* 3.3.18.

ce romaine au lendemain du conflit sertorien, allant à l'encontre de l'opinion généralement admise d'une organisation séparée dès la fin du IIe s., au lendemain des opérations militaires des années 125-121<sup>51</sup>. Dans le schéma proposé par cet auteur, Rome aurait jusque là exercé son autorité sur la Transalpine à partir de ses possessions en Hispanie et en Gaule Cisalpine. La *prouincia* du gouverneur de Citérieure aurait ainsi englobé la partie occidentale de la Transalpine, à l'ouest du Rhône, la partie orientale étant laissée en partie à son alliée de Marseille sous le contrôle, cela étant, du gouverneur romain de Cisalpine (*vid. fig. 2*).

L'argumentation d'Ebel ne manque pas de force et sa démonstration est séduisante, même si, comme l'écrivent justement D. et Y. Roman, la prudence commanderait de «se contenter d'une conclusion provisoire et conditionnelle»<sup>52</sup>. Elle séduit d'autant plus qu'elle permet de comprendre la remarque de Pline sur les changements intervenus dans la *forma* de la Citérieure<sup>53</sup>. Dans le cadre administratif envisagé par Ch. Ebel entre la fin du IIe s. et la fin des années 70, le rôle frontalier des Pyrénées orientales s'était trouvé forcément annulé, une situation qui, de fait, prolongeait celle du IIe siècle, quand Rome avait étendu sa sphère d'influence sur la Gaule méditerranéenne, notamment à partir de l'Espagne; le bornage d'une route de *Carthago Nova* au Rhône, rapportée par Polybe, en est, on l'a vu, la meilleure illustration. Si l'on souscrit donc à la thèse de Ch. Ebel, l'acte de naissance de la frontière administrative pyrénéenne est à placer à l'extrême fin des années 70 (*vid. fig. 3*).

L'«invention» des Pyrénées. La formule que nous avons choisie pour titre pourrait paraître, au premier abord, peu judicieuse. Il est sûr que, dès 218, les Romains avaient une représentation correcte de la chaîne et connaissaient son développement ininterrompu d'est en ouest. Elle marquait bien la limite nord de l'Ibérie et, automatiquement, elle ne pouvait ne pas être la limite à leur expansion. En même temps, les événements qui jalonnent les cent cinquante ans qui suivirent l'arrivée des Romains à *Emporion* permettent de se rendre compte à quel point, finalement, cette frontière pesa peu devant les impératifs politiques et militaires du moment. La nécessité pour Rome de contrôler, très vite apparemment, le couloir méditerranéen gaulois entre l'Italie et l'Ibérie avait effacé le rôle frontalier des Pyrénées, devenues un simple accident orographique, du moins en ce qui concerne leur extrémité orientale. Les guerres civiles d'autre part ont montré toute l'importance stratégique de cette barrière naturelle. Dans ces circonstances, on peut accepter plus facilement l'idée d'une «invention» romaine des Pyrénées dans le sens où le

<sup>51</sup> EBEL, C. (1976): 96 sq.

<sup>52</sup> ROMAN, D. & Y., (1997): 408, tenant compte en cela des réserves exprimées par HERMON, E., (1991): 207-209 en particulier. La situation administrative de la Transalpine au lendemain des opérations 125-121 n'apparaît pas claire à l'auteur qui montre bien (pp. 200-207) qu'en matière de création provinciale, Rome n'eut pas une politique uniforme.

<sup>53</sup> Ce passage de Pline (*NH* 3.3,18) n'avait d'ailleurs pas échappé à Ebel et renforçait même sa démonstration.

rôle des Pyrénées ne se précisa qu'au gré des événements: une frontière, une limite à ne pas franchir, presque un «no man's land» qui n'invite pas au voyage, un enjeu stratégique, une montagne parmi d'autres, avant que son statut de limite provinciale fût définitivement fixé, peut-être seulement tardivement. On laissera alors le mot de la fin à Lucien Febvre qui, à propos des frontières naturelles, expliquait qu'elles n'étaient «jamais des limites 'nécessaires'». L'attitude pragmatique et changeante des Romains, confrontés aux Pyrénées, en apporte un exemple éclatant.

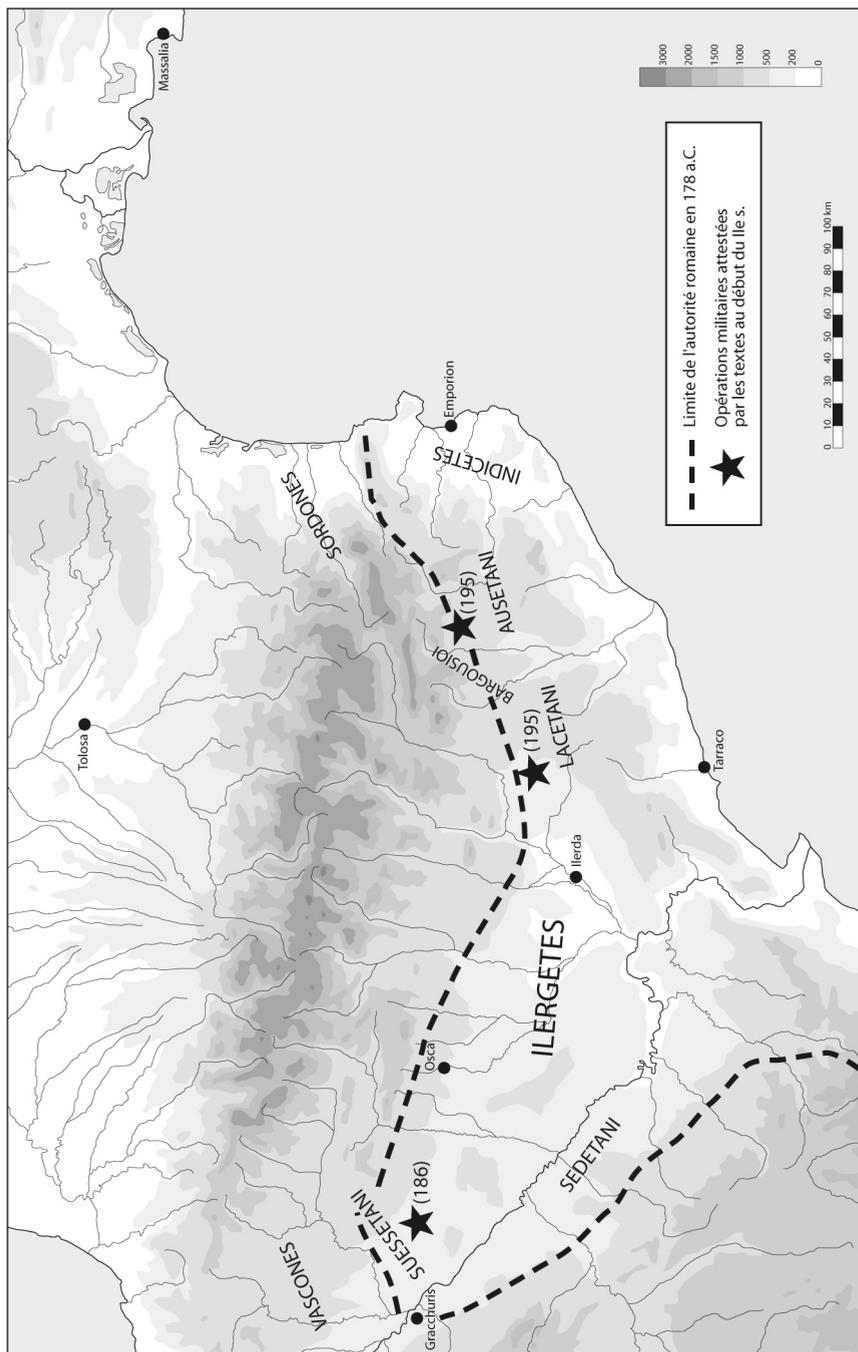


Fig. 1. Limite de la domination romaine dans le nord de la péninsule Ibérique en 178 a.C.

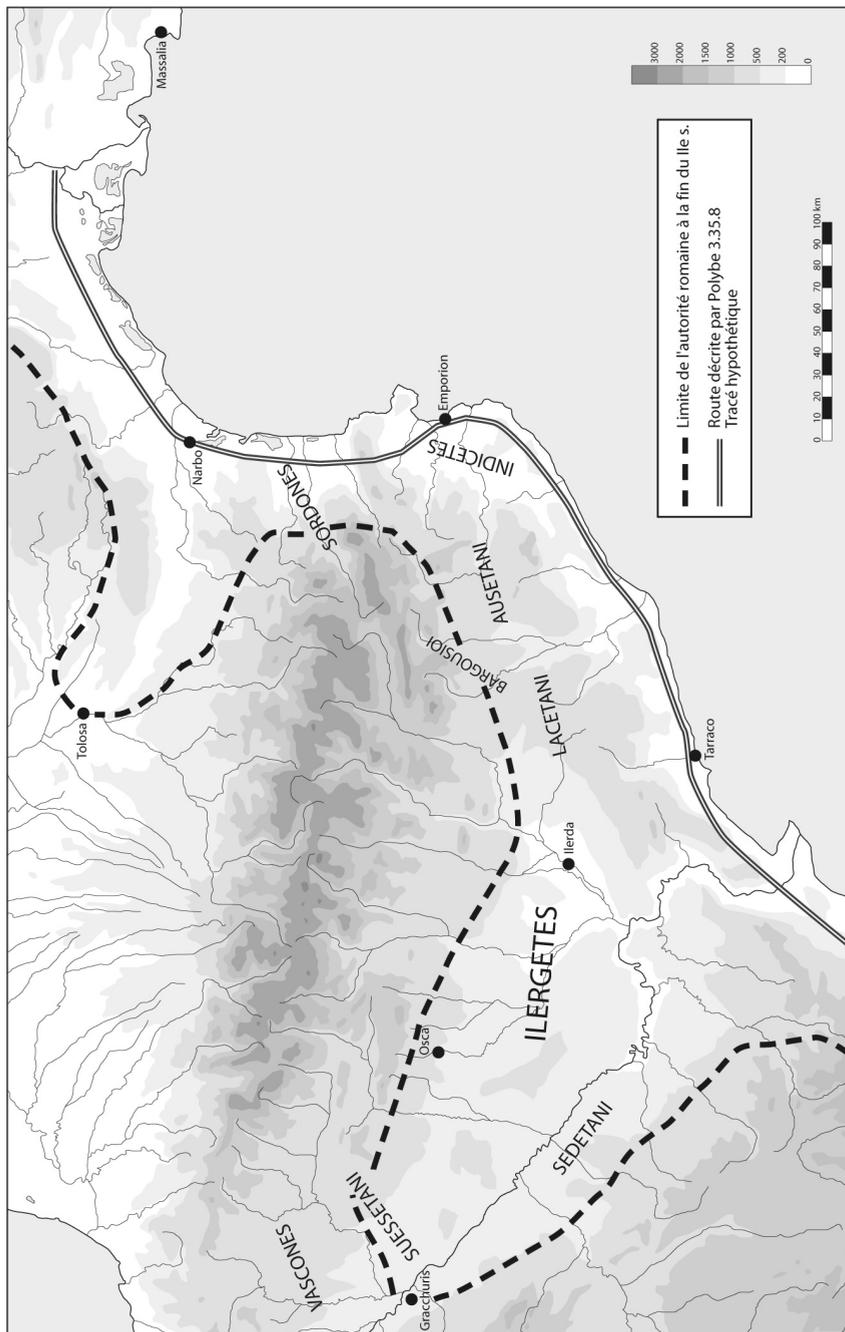


Fig. 2. Limite de la domination romaine dans le nord de la péninsule Ibérique et le sud de la Gaule à la fin du IIe s. a.C.

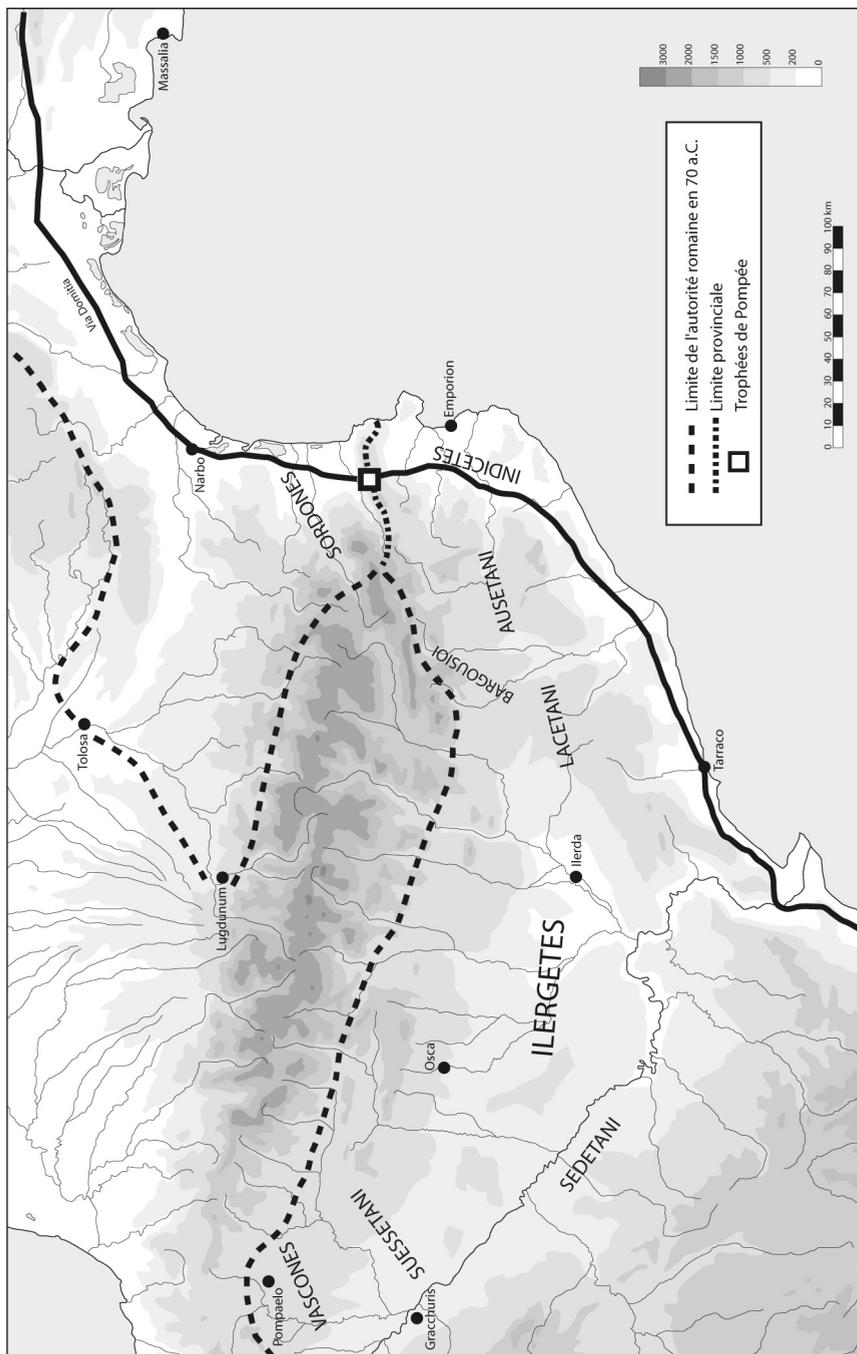


Fig. 3. Limite de la domination romaine dans le nord de la péninsule Ibérique et le sud de la Gaule en 70 a.C.

## BIBLIOGRAPHIE

- ARCE, J., (1994): «Los trofeos de Pompeio *«in Pyrenae iugis»*», *AespA*, 67: 261-268.
- BELTRÁN LLORIS, F. & PINA POLO, F., (1994): «Roma y los Pirineos: la formación de una frontera», *Chiron*, 24: 103-133.
- BELTRÁN LLORIS, M., (2002): «La etapa de Sertorio en el Valle del Ebro. Bases arqueológicas», dans J.-M. Pailler et P. Moret, (éds.), *A propos de Sertorius: l'homme, son temps, son mythe. Pallas*, 60: 45-92.
- BROCH i GARCIA, A., (2004): «De l'existència dels lacetans», *Pyrenae*, 35 (2): 7-29.
- CASTELLVI, G., COMPS, J.-P., KOTARBA, J. & PEZIN, A., (dirs.), (1997): *Voies romaines du Rhône à l'Èbre: via Domitia et via Augusta*, DAF, 61, Paris.
- EBEL, C., (1976): *Transalpine Gaul. The emergence of a Roman province*, Leyden.
- FATÁS, G., (1978): «La población prerromana del Pirineo Central según las fuentes y los testimonios antiguos (Estado de la cuestión)», dans *Els pobles pre-romans del Pirineu*. 2 col.loqui internacional d'arqueologia de Puigcerdà (Puigcerdà, 3-6 de juny de 1976), Puigcerdà, pp. 211-223.
- (1993): «Los Pirineos y la conquista romana», dans *Lengua y cultura en la Hispania prerromana*. Actas del Vº coloquio sobre lenguas y culturas prerromanas de la Península Ibérica (Colonia, 25-28 de noviembre de 1993), Salamanca, pp. 289-316.
- FEBVRE, L., (1922): *La Terre et l'évolution humaine. Introduction géographique à l'Histoire*, Bibliothèque de Synthèse historique, Paris.
- GAILLEDRAT, E., (1997): *Les Ibères de l'Èbre à l'Hérault*, Monographies d'Archéologie Méditerranéenne, 1, Lattes.
- HERMON, E., (1991): «Modèle d'administration provinciale durant la République et son application en Gaule Transalpine entre les années 125-59 av. J.-C.», dans E. Hermon, (éd.), *Gouvernants et gouvernés dans l'imperium romanum (IIIe av. J.-C. - Ier ap. J.-C.)*. Actes du colloque de Laval (28-31 mai 1989). *CEA*, 26: 197-214.
- MARTÍNEZ GÁZQUEZ, J., (1974): *La campaña de Catón en Hispania*, collection Convivium, 17, Barcelona (rééd. 1992).
- MORET, P., (1997): «Les Ilergètes et leurs voisins dans la troisième décennie de Tite-Live», dans *Mélanges Claude Domergue*, 1. *Pallas*, 46: 147-165.
- PADRÓ, J. & PIEDRAFITA, C., (1987): «Les étapes du contrôle des Pyrénées par Rome», *Latomus*, XLVI, 2: 356-362.
- RICO, C., (1995): «Sur les traces d'Hannibal dans les Pyrénées: une nouvelle approche», *Itaca. Quaderns Catalans de Cultura Clàssica*, 9-10-11: 111-119.
- (1997): *Pyrénées romaines. Essai sur un pays de frontière (IIIe siècle av. J.-C. - IVe siècle ap. J.-C.)*, Bibliothèque de la Casa de Velázquez, 14, Madrid.
- RODÀ, I., (1993): «Els models arquitectònics dels trofeus de Pompeu als Pirineus», dans *Homenatge a Miquel Taradell (Estudis Universitaris Catalans, 19)*, Barcelona, pp. 647-651.
- ROMAN, D. & Y., (1997): *Histoire de la Gaule. VIe siècle av. J.-C. - Ier siècle ap. J.-C.*, Fayard, Paris.

- SILLIÈRES, P., (2003): «De Polybe, III, 39, aux Gobelets de Vicarello: la voie de l'Èbre au Rhône à l'époque républicaine», dans *Peuples et territoires en Gaule méditerranéenne. Hommage à Guy Barraol*, Montpellier. Suppl. 35 à la *RANarb*: 121-127.
- TARPIN, M., (1992a): «Frontières naturelles et frontières culturelles dans les Alpes du Nord», dans *Actes du colloque de la SOPHAU*. (Pau, mai 1990). *Cahiers de l'Université de Pau*, 23: 97-120.
- (1992b): «La négation des Alpes dans l'imaginaire romain», dans *116<sup>e</sup> congrès national des Sociétés Savantes* (Chambéry, 1991), Paris, pp. 29-42.

